Les Amis de Saint Nom La Bretêche
Association d'Histoire Locale du Pays de Gallie

LE CHAR A BŒUFS

Journal gratuit édité par **« Les Amis de Saint Nom la Bretêche »**
(Association d'histoire locale du Pays de Gallie)

N°6 – Novembre 2004

Éditorial

Notre « Char » est maintenant bien lancé. Il semble même rencontrer un certain succès auprès de nos lecteurs. Devant ce succès, nous avons décidé de le faire paraître deux fois par an, en mai-juin et en octobre-novembre. Cependant, nous ne voulons pas le faire seuls.

Nous comptons sur vous, en particulier, les plus anciens, pour le faire vivre, notamment par vos témoignages, quelques anecdotes du passé ou en nous communiquant des vieux documents ayant trait à la vie du village.

Vous qui habitez une maison ancienne construite avant les « années 40 », si vous en êtes propriétaire, sans doute, en avez-vous les titres de propriétés. « Oui, mais où les ai-je rangés ? » vous dites-vous…Ce sont cependant des documents à conserver à vie : donc, il vous faut à tout prix les retrouver…

Quoiqu'il en soit, et si vous les retrouvez, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous les confier, oh ! simplement quelques jours, une semaine peut-être, et nous vous les retournerons.

Bien mieux même, vous possédez peut-être des photos anciennes ou récentes de cette demeure. Confiez les nous aussi. Sinon, vous accepteriez, peut-être, que nous en prenions nous-mêmes quelques-unes (notamment de la « face cachée » ne donnant pas sur la rue.

Tous ces documents devraient nous aider à reconstituer selon les époques la physionomie de notre village, ce qui pourrait faire l'objet de futures brochures ou exposition.

Dans ce numéro, nous vous proposons

- un témoignage sur l'exode de 1940 vue par une habitante de La Tuilerie
- un nouveau « En flânant dans les archives »
- et un intéressant « Règlement intérieur » en 1880, d'une société non nonnaisbretèchoise.

Jean Morival

Fêtes de Noël
Nous serons présents Place de l'Europe le 11 décembre 2004

Récit de l'Exode de Juin-juillet 1940 *d'après le témoignage d'une habitante de notre village.*

J'avais 21 ans le 2 septembre 1939 lorsque la guerre fut déclarée.

Les premiers temps, de 39 à 40, il ne se passait vraiment rien et personne n'avait le sentiment d'un danger imminent.

L'hiver fut rude cette année là, puis vint le printemps. Tout semblait calme. Mais en juin 1940, les Allemands sont arrivés chez nous par le ciel. Ils ont bombardé Saint-Cyr où se trouvait la gare de triage. C'est alors qu'on a commencé à avoir vraiment peur. L'attaque contre la Belgique avait été déclenchée. Les Allemands avaient envahi le Nord de la France et c'est en voyant tous les réfugiés qui arrivaient du Nord, nous demandant pour quelques nuits l'hospitalité, qu'on a décidé de partir. La peur nous gagnait peu à peu.



Ma mère partit la première, en voiture, avec sa sœur et Réjane la fille de celle-ci qui conduisait. Il y avait là deux chiens dont l'un était un véritable molosse et que personne ne voulait abandonner mais Rolande et moi on nous a laissées. Allez savoir pourquoi, ils ont emmené les chiens. Et ils disaient : « Emmenez les chiens, emmenez les chiens ! »

Nous, nous étions là, avec nos valises et la peur au ventre. Tout le monde voulait fuir les Allemands et c'est ainsi que les gens partaient sur les routes sans savoir exactement où ils allaient. Mon père n'a pas voulu partir. Il avait fait la guerre 14-18 et depuis lors il n'avait peur de rien. Ma sœur Rolande qui devait avoir trente ans et moi sommes parties avec deux lourdes valises, traverser la forêt jusqu'à la gare de Saint Nom et à Saint Lazare, nous avons pris le métro jusqu'à la gare d'Orsay. Dans le train nous avions une place assise mais les métros étaient bondés. C'était une cohue indescriptible dans une atmosphère d'angoisse

générale. Personne ne se parlait, chacun demeurant seul avec sa peur et ses préoccupations intimes. Arrivées à la gare d'Orsay, nous n'avons pu y entrer. Il y avait beaucoup trop de monde. Mais de toute manière, il n'y avait pas de trains et on ne distribuait pas de billets. Alors, découragées, nous sommes restées là, des heures à attendre… En vain.

Ce jour là, un épais brouillard artificiel enveloppait Paris, tout paraissait enfumé et brumeux. Les Allemands n'étaient pas loin. On entendait tonner le canon. Alors, nous avons décidé de rentrer à la maison. En fait, il n'y avait rien d'autre à faire et c'est dans le brouillard que nous avons marché pour reprendre le métro et revenir à Saint Lazare. Ma sœur était tellement fatiguée qu'elle voulait jeter sa valise dans la Seine. Elle ne voulait plus la traîner. Alors que nous longions les quais, elle l'a posée sur le parapet, prête à la précipiter mais je l'ai retenue. On a repris les couloirs du métro au milieu d'une foule dense : des hommes, des femmes, des enfants, tous désirant la même chose : s'enfuir au plus vite, échapper à l'envahisseur. Dans les wagons, il y avait du monde partout, nous étions pressées de toute part par une masse humaine sans visage et sans voix, faite uniquement de bras et de jambes enchevêtrés et nos valises étaient tout au bout. Quelle épopée ! Enfin, nous avons quand même pu atteindre la gare Saint Lazare et reprendre le train pour Saint Nom. Mais notre malheur était loin d'être terminé.

Sur le viaduc de Marly : une alerte ! Le train s'arrête. En dessous de nous le vide ! Personne ne peut descendre. Et tout ce brouillard qui était encore là ! Tout le monde avait peur. Le souffle suspendu, nous étions immobiles, terrorisées par la menace qui planait au-dessus de nos têtes sans qu'aucune des deux puisse apporter à l'autre le moindre réconfort tant nous avions peur.

Arrivées enfin en gare de Saint Nom, au milieu de la forêt, nous avons repris nos valises et sommes allées à pieds jusqu'à la maison : vingt minutes de marche à travers la forêt. On entendait le canon. Revenues à notre point de départ nous avons retrouvé notre père qui n'avait pas quitté la maison. Mais à peine avions-nous déposé nos valises qu'on entendit notre voisin Marcel Félix crier à qui voulait l'entendre : « La ferme emmène tout le monde ! Allez ! Venez ! La ferme emmène tout le monde ! » Mon père, qui ne voulait toujours pas partir, sortit de son portefeuille une liasse de billets qu'il nous donna.



Marcel Félix

Alors pour nous commença l'Exode. Nous avons repris nos valises. Quelle misère ! Devant la ferme, dans de grands chariots tirés par des chevaux (il y en avait deux ou trois), déjà s'entassait la majorité des habitants de La Tuilerie. Pour y accéder, il fallait grimper sur les larges rayons des roues. Et nos valises étaient lourdes à soulever et à hisser.

Presque tout le monde était là sauf ceux qui étaient mobilisés et ceux qui ne voulaient pas partir. Jules Daniel avait mis toutes ses valises et tout son argent dans un chariot, mais il n'est jamais venu et toutes ses affaires on fait le voyage aller-retour sans lui ! Il eut la chance de tout retrouver à l'arrivée comme si rien n'était jamais parti. Enfin, toute La Tuilerie était là. Jeanne Félix avait emporté quelques poules en croyant les sauver. De temps en temps, pendant le voyage, elle leur jetait de l'eau pour les rafraîchir. Peine perdue, elles ont fini par crever en route, les unes après les autres.

A La Tuilerie, il ne restait pas grand monde. On a commencé à rouler. A Pontchartrain, ce n'est pas loin d'ici, des avions ont commencé à nous mitrailler. C'était des avions italiens, ils volaient si bas qu'on pouvait voir leur cocarde tricolore. Ils mitraillaient les convois de réfugiés pourtant composés essentiellement de femmes et d'enfants ! J'ai sauté de la voiture tellement brutalement que ma chaussure s'est fendue en deux. J'avais peur. Tout le monde avait peur et se jetait un peu partout pour se soustraire aux yeux de l'ennemi.



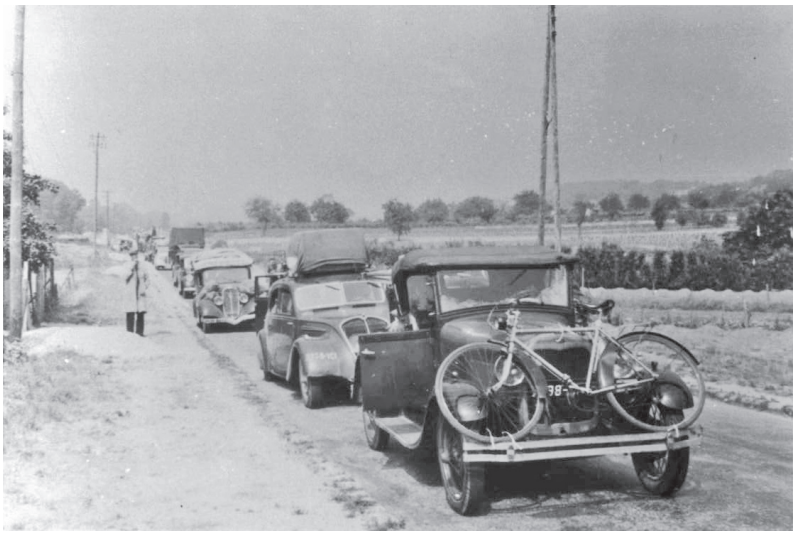
Le Viaduc de Marly

On a roulé au moins pendant trois semaines dans l'intention de joindre la Bretagne dont les Legrand étaient originaires mais ils ne voulaient pas passer à Chartres parce que c'était une ville avec un camp d'aviation. Alors on tournait autour de Chartres et on a mis des jours et des jours à tourner ainsi avant d'arriver dans la Sarthe. A la moindre alerte, on sautait dans les fossés ou on se réfugiait dans des tranchées boueuses.

Un jour, il y eut un orage ! Nous étions trempés jusqu'aux os. Le chariot finit par s'arrêter dans une auberge où nous pûmes enfin nous changer. Ma sœur et moi nous nous étions isolées dans une arrière salle pour enfiler des vêtements secs. Mais lorsque nous voulûmes rejoindre le chariot, quel ne fut pas notre déconvenue ! Il nous avait oubliées, il avait filé sans nous et nous étions là, au bord de la route, angoissées jusqu'au fond de l'âme comme deux orphelines qui se retrouvent seules au monde sans savoir où diriger leurs pas. Marcel qui jusqu'ici avait veillé sur nous ne s'était pas aperçu de notre absence. Nous ne savions ni où nous étions ni comment rejoindre nos compagnons. Enfin, après de longues minutes qui dans ce cas là paraissent une éternité, nous vîmes apparaître au bout de la route la silhouette de Marcel qui venait nous

rechercher. Le chariot s'ébranla, enfin au complet et nous voilà encore sur la route de l'exode, ignorant tout de notre devenir et de l'avancée de l'ennemi.

Arrivés dans la Sarthe on a décidé de s'arrêter car on s'est vite aperçu que les Allemands nous suivaient et progressaient aussi vite que nous ! Un jour, il y eut encore un orage, tout le monde se réfugia dans une étable avec les vaches. Puis on a trouvé la ferme. Mais la fermière n'était pas du tout contente de nous voir. Il ne faut pas croire que dans notre malheur, les gens nous accueillaient à bras ouverts ! Ils n'aimaient pas les réfugiés. Ils disaient que les réfugiés attiraient la foudre des Allemands. Nous sommes pourtant restés là quelque temps, dormant dans le foin, mangeant des boites de sardines pour calmer notre faim.



Une route de l'exode : la Nationale 12

Un soir, nous campions sur une hauteur dans un grand hangar, non loin d'une ferme. En bas, c'était La Ferté-Bernard. Il y avait là des charrues, des machines agricoles et il avait plu. Je me disais : « Ils ne vont quand même pas venir bombarder maintenant : il pleut ! » Pourtant, tout d'un coup, on entendit des tirs de D.C.A. puis le vrombissement des avions, et enfin le sifflement des bombes qui passaient au dessus de nos têtes. Elles tombaient sur la ville. Ma sœur s'était couchée sur moi pour me protéger. Nous avions si peur que nous ne savions à quel saint nous vouer et je me souviens que la mère Legrand passait et repassait devant le hangar nous incitant à faire notre prière : « Faites votre prière ! Faites votre prière ! » criait-elle. Mais cette exhortation était loin de nous donner le moral. Enfin, tout cela s'est calmé et nous étions sains et saufs.

Après ce bombardement mémorable à La Ferté-Bernard et dés le lendemain, nous avons repris la route. D'après le patois que j'entendais, je pense que nous étions passés en Indre-et-Loire. Là, nous avons séjourné jusqu'à la fin dans une ferme, accueillis plus ou moins bien par une jeune fermière qui apparemment y habitait seule avec ses enfants. Au milieu de la cour, il y avait une espèce de mare où nous pêchions sous les regards indignés de la pauvre femme qui ne cessait de répéter : « Et moi alors ? Après je n'aurai plus *rin* ! »

Puis ce fut le retour. Retourner chez nous, revenir à la maison, il n'y avait rien de mieux à faire puisque les Allemands étaient partout. Mais quel spectacle sur la route ! Des morts, des chevaux éventrés, des convois décimés, toute cette horreur qui nous fait apprécier la paix comme le bien le plus précieux lorsqu'on a connu la guerre.

A notre retour à La Tuilerie, nous avons retrouvé la maison dépouillée, il n'y avait plus rien. Tout était parti : le linge, les vêtements. Les lapins, les poules avaient été dispersés dans la nature. La toile cirée avec tout ce qu'il y avait dessus avait été mise dans un coin. Les Allemands ne prenaient que ce qui n'était pas entamé car ils avaient peur d'être empoisonnés. Ainsi, on retrouvait intactes les bouteilles entamées tandis que celles qui ne l'étaient pas avaient disparu. Mon frère Maurice, fort heureusement pour nous, se trouvait là pour nous accueillir. Il avait eu le temps de redresser un peu la maison dont le spectacle était désolant. Seul le jardin avait échappé au désastre et regorgeait encore de légumes et de fruits. C'était la saison des tomates (juillet), l'année avait été bonne et il y en avait en abondance. Ce soir là nous ne pûmes dormir à la maison. Notre tante nous accueillit chez elle. Elle étendit un matelas dans sa chambre, à côté de son lit et nous pûmes enfin dormir décemment, le cœur lourd néanmoins car nous n'avions aucune nouvelle ni de Marcelle, notre sœur aînée qui était sur le point d'accoucher ni de notre mère qui était partie avant nous.

Après cette période difficile de notre histoire qui n'avait duré que trois semaines mais qui devait à jamais marquer notre mémoire, *il a fallu faire avec* les Allemands. Ils occupaient notre pays. C'est la période de l'occupation et c'est encore une autre histoire qui devait durer quatre longues années.

Témoignage recueilli par Monique Dufaÿs

En Flânant dans les Archives

Les gendarmes sont de braves gens

En ce temps là, en 1926, notre village était placé sous la protection de la brigade de gendarmerie de Chèvreloup. On peut encore voir aujourd'hui en bordure de l'arboretum, un bâtiment portant sur sa façade les vestiges d'une inscription peinte en lettres noires : « GENDARMERIE ».

L'éclairage électrique ayant été récemment installé, le Chef de Brigade se préoccupe du paiement de la facture du courant consommé. Sont ainsi sollicitées les six communes de Bailly, Rocquencourt, Noisy, Saint-Nom-la-Bretèche, Villepreux et Rennemoulin, pour un montant total de 5 800 francs, dont 1 000 francs à la charge de notre commune. Le Maire, Jules Flé appuie cette requête, estimant que « *Vu le zèle et le dévouement des gendarmes, la demande peut être prise en considération* », mais formule toutefois une réserve : « *La lampe extérieure allumée toute la nuit ne paraît pas nécessaire* ».

Il s'ensuit que « *Le Conseil refuse* [de souscrire à la demande du brigadier,] *mais accepte un don de 1 000 francs d'un membre du Conseil municipal* ». La reconnaissance municipale, oui, mais pas à n'importe quel prix ! D'autant plus que le point suivant de l'ordre du jour concerne l'installation de 5 *lampes* au village même, pour 5 700 F.

Huit mois plus tard en novembre, ne pouvant toujours pas boucler son budget, le Brigadier demande au Conseil une participation, « *comme l'on déjà accordé toutes les autres communes* », mais réduite de moitié. Et cette fois la demande est agréée ! Faut-il en déduire que la lampe extérieure est désormais éteinte une bonne partie de la nuit, et qu'ainsi les gendarmes ont consommé avec modération ?

Michel Bachmann

Règlement Intérieur d'une Société en 1880 [1]

au bon vieux temps des 66 heures…

1- Piété, propreté et ponctualité font la force d'une bonne affaire.

2- Notre firme ayant considérablement réduit les horaires de travail, les employés de bureau n'auront plus à être présents que de sept heures du matin à six heures du soir, et ce, les jours de semaine seulement.

3- Des prières seront dites chaque matin dans le grand bureau. Les employés de bureau y seront obligatoirement présents.

4- L'habillement doit être du type le plus sobre. Les employés de bureau ne se laisseront pas aller aux fantaisies de vêtements de couleurs vives. Ils ne porteront pas de bas non plus, à moins que ceux-ci ne soient convenablement raccommodés.

5- Dans les bureaux, on ne portera ni manteau, ni pardessus. Toutefois, lorsque le temps sera particulièrement rigoureux, les écharpes, cache-nez et calottes seront autorisés.

6- Votre firme met un poêle à la disposition des employés de bureau. Le charbon et le bois devront être enfermés dans le coffre destiné à cet effet. Afin qu'ils puissent se chauffer, il est recommandé à chaque membre du personnel d'apporter chaque jour quatre livres de charbon durant la saison froide.

7- Aucun employé de bureau ne sera autorisé à quitter la pièce sans la permission de M. le Directeur. Les appels de la nature sont cependant permis et pour y céder, les membres du personnel pourront utiliser le jardin au dessous de la seconde grille. Bien entendu, cet espace devra être tenu dans un ordre parfait.

8- Il est strictement interdit de parler durant les heures de bureau.

9- La soif de tabac, de vin ou d'alcool est une faiblesse humaine et, comme telle, est interdite à tous les membres du personnel.

10- Maintenant que les heures de bureau ont été énergiquement réduites, la prise de nourriture est encore autorisée entre 11h30 et midi, mais en aucun cas, le travail ne devra cesser durant ce temps.

11- Les employés de bureau fourniront leurs propres plumes. Un nouveau taille-plume est disponible sur demande chez M. le Directeur.

12- Un sénior, désigné par M. le Directeur, sera responsable du nettoyage et de la propreté de la grande salle, ainsi que du bureau directorial. Les juniors et les jeunes se présenteront à M. le Directeur quarante minutes avant les prières et resteront après l'heure de la fermeture pour procéder au nettoyage. Brosses, balais, serpillières et savon seront fournis par la Direction.

13- Augmentés dernièrement, les nouveaux salaires hebdomadaires sont désormais les suivants :

– cadets (jusqu'à 11 ans)	*0.50 F*
– juniors (jusqu'à 14 ans)	*1.45 F*
– jeunes	*3.25 F*
– employés	*7.50 F*
– séniors (après 15 ans de maison)	*14.50 F*

Les propriétaires reconnaissent et acceptent la générosité des nouvelles lois du Travail, mais attendent du personnel un accroissement considérable du rendement en compensation de ces conditions presque utopiques.

[1] Société non Nonnaisbretèchoise.

Courrier :	**Les Amis de Saint Nom la Bretêche** Siège social : 2, allée de l'Abandonnette – 78450 Chavenay
Site Internet :	http://perso.wanadoo.fr/asnb.histoire
Courriel :	asnb.histoire@wanadoo.fr
Permanences :	**Lundi et Mercredi de 9h30 à 12h** Maison des Associations 9, route de Saint-Germain – 78860 Saint-Nom-la-Bretèche
Téléphone :	**01.30.80.29.92** *(Répondeur hors permanences)*